



HAL
open science

Littérature et révolution, improbable duo

Francois Cusset

► **To cite this version:**

Francois Cusset. Littérature et révolution, improbable duo. Ecrire la révolution. De Jack London au Comité invisible, Presses Universitaires de Rennes, 2018. hal-04388919

HAL Id: hal-04388919

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04388919>

Submitted on 15 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François Cusset
Littérature et révolution, improbable duo

La révolution, comme tout ce qui a lieu, et dans la mesure où elle a lieu, échappe à l'écriture. Elle supporte mal l'emprise du récit qui la prend en charge. Ou le transfère *dans* l'écriture de sa puissance de surrèction et de son effet de table rase. Et elle se prête peu à la tentation de la belle forme, qui la figerait en une pose éternelle – archivable, vénérable, scriptible. Toujours passée et toujours à venir, elle est ce qui a surgi, ou aurait pu surgir, aux temps regrettés de « nos meilleurs années », ou bien ce qui anime, parfois mortifie, les esprits aspirés vers un avenir, l'illusion d'une espérance; mais au présent du livre, de ses lignes et de son matériau, elle est à peine là, ou si rarement, tout au plus entre les lignes, vaporeuse, spectrale. Et puis, tout simplement, quand on en parle, elle continue, au loin, là-bas dans la fange des survies, l'exaltation des résistances, la dure loi des espoirs bafoués: convoquée solennellement ou inédite à jamais, elle se produit de toute façon, quoi qu'on en puisse dire, comme l'eau coulant entre les doigts qu'aucun dispositif n'arrête. On pourra toujours ajouter, histoire de les séparer pour de bon, que l'une est affaire d'héritage biffé, de tradition renversée, de messianisme séculier, et l'autre de corpus, de genèse(s), de patrimoine. Et pourtant, littérature et révolution – leur conjonction immortalisée le temps d'un ou deux titres rougeoyants, et de quelques rêves adolescents – ont bien dû être pensées sur le même moule, investies des mêmes logiques, et des mêmes désirs, pour qu'on ait pu si souvent les brandir ensemble, les juxtaposer, rêver à l'imbrication de leurs temporalités: on a fait de l'une comme de l'autre deux saillies, deux événements promis, deux brèches du singulier dans le flux du temps ordinaire, deux manières d'inscription bien spéciales aussi, dont les marques en nous, les affects codés, les nostalgies aussi (la nostalgie, toujours, de ce qu'on n'a *pas* vécu) fabriquent des sociétés de discours, fondent des factions distinctes, et toujours divisent chaque génération, depuis deux siècles au moins, entre initiés et anachorètes, élus et oubliés, entre ceux-qui-savent et ceux-qui-ne-savent-pas. Deux mots d'ordre qui sont aussi deux mots de passe.

De fait, pour distribuer les rôles sur la scène sociale, distinguer du tout-venant leurs vrais partisans, déployer au loin un horizon vers lequel tendre de toute son âme, de tous ses sens, littérature et révolution ont des fonctions similaires, et des fonctionnements parallèles. En tout cas, leur articulation à toutes les deux au cœur de l'Occident des deux derniers siècles, leur histoire croisée, leur cache-cache l'une avec l'autre, aux confins de l'imaginaire littéraire et des fantômes de l'histoire, l'une réveillée par l'autre, à tour de rôle, forme l'une des figures familières de notre paysage, et une composante clé du grand rêve des modernes – lequel revient, en fin de compte, à raconter avec des mots neufs le soulèvement des corps, ou à faire table rase du vieux monde à même la langue écrite. Toutes deux sont incommensurables mais conjointes, incompatibles mais peintes avec les mêmes pigments, et parfois même voulues et pensées ensemble. Même quand la littérature se sait vouée à la mauvaise conscience des arts bourgeois, ou aux jeux coupables des « idiots de la famille », et même quand la révolution s'avère impos-

sible, toujours-déjà sapée ou tristement récupérée, et même si jamais ne parleront la même langue un Sade et un Robespierre, un Flaubert et un Blanqui, un Kafka et un Lénine, un Pérec et un Baader, quelque chose toutefois les rapproche, et relie leurs affidés, quelque chose d'autre qu'un temps commun: quelque chose qui relève de leur échec programmé, de l'amour et de la mélancolie qu'inspirent leur tentation commune pour le néant, leur intensité négative, et finalement, parce que leur brouillardeuse inexistence à toutes les deux, dans les interstices du « réel », est déclarée par leurs élus préférable (avec la même arrogance) à tout cela qui, sottement, existe. Elles ne se rencontrent effectivement jamais, encore une fois, et convergent en idée très malaisément, mais une sorte d'homologie structurale leur a valu des cultes comparables, des outrances parallèles, et des disciples aussi émus les uns que les autres (et bien souvent les mêmes, quoi qu'ils en disent).

Mais voilà, ni l'une ni l'autre n'a plus la cote – officiellement. Cette valeur en négatif qu'elles portaient héroïquement a été rapidement démonétisée. Leur intensité commune est aujourd'hui jugée révolue. Et l'histoire dont elles ont surgi, dont elles ont formé l'écume ou l'exception, a été pompeusement déclarée refermée, il y a peu: le temps des révolutions comme celui de l'absolu littéraire, le temps du Grand Soir comme de l'écriture majuscule, aurait vécu – dissous, obsolète, ringardisé. Remplacé par le temps pauvre de la mise à jour permanente, par le gouffre du présent, le présentisme nivelant, et contre lui, pour tenter de durer un peu, d'échapper à l'instant destructeur (celui du quotidien frénétique ou du best-seller éphémère), par des alternatives inédites, moins en rupture que celles d'hier, des temps buissonniers plutôt qu'inversés: pendant que la littérature remplaçait son audace intransitive, et son orgueil réfractaire, par des déclinaisons plus dans l'air du temps, le storytelling, l'autofiction, la narrativité multimédia, la fourniture de contenu, au mieux la circonspection documentaire, la révolution, de son côté, à force de se doter d'adjectifs qui l'un après l'autres l'avaient cocufiée (comme autant de ruses cruelles de l'histoire) – révolutions conservatrice, islamique, médiatique, ou juste, plus progressiste, la révolution des droits –, est devenue pour les forces sociales qui y tendraient un signifiant suspect, et un paradigme piégé, auxquels ils travaillent bon an mal an à substituer d'autres voies de refus, plus pragmatiques, plus sincères: la désertion, l'occupation, l'ancrage territorial, la forme de vie intégralement dissidente. Comme si littérature et révolution, mots décatis, trop chargés, faisaient fuir aujourd'hui ceux-là même qu'elles concernent. Autrement dit, *to make a long story short*: à l'heure du roman par texto et de la série télé balzacienne, mais aussi de la sédition zadiste et de l'occupation des places publiques, littérature et révolution figurent deux retraités impuissants, liés par une vieille amitié et des souvenirs de compagnonnage, qu'ils égrènent ensemble depuis le bas-côté où ils furent relégués, plutôt que les fouguesux Roméo et Juliette de notre moment historique. Elles sont moins caduques, si l'on veut, que furieusement « vingtième siècle ». Le romantisme de la révolution, dont hier Michael Löwy et Robert Sayre racontaient la saga, avait pour motif, sinon pour libido, l'excès de ce qui surgit, l'exorbitant de l'ontologiquement neuf, qu'ils soient le dérèglement rimbaldien ou la destitution soviétique, l'inconnu joycien ou l'imprévisible mois de Mai; or, dans la logistique des villages autonomes ou l'écriture arborescente qui enrichit les écrans, mais aussi dans le *flashmob* ou la poésie orale, ce romantisme-là peine à y retrouver les siens. Ça se

passe autrement. En un mot, ça surgit moins aujourd'hui que ça n'aspire à ralentir le temps; ça exagère moins que ça ne décroît, plus sobrement; et ça exorbite moins que ça ne prend racine, stratégiquement, et non pas essentiellement, mais racine quand même, dans la boue des bocages comme sur les réseaux sociaux.

Les amateurs de paradoxes y verront, somme toute, un destin logique: celui de dispositions, si on peut qualifier ainsi littérature et révolution (pour les gestualiser et les subjectiver), qui pour avoir trop chéri l'impossible, trop lorgné sur les marges, sont devenues impossibles, ont bel et bien disparu dans les marges. À ce titre, leur effacement vaut accomplissement final: si l'une comme l'autre relèvent d'un temps cyclique, magique, séparé, temps du recommencement et de la vie éternelle, temps rétif à la durée successive et à sa forme transitive, alors en quittant pour de bon le temps linéaire et sa logique constructive, la littérature et la révolution ont enfin réalisé leur programme. Un programme dans lequel disparaître, c'est toujours pour mieux ressurgir, encore et toujours: de même que Gilles Deleuze opposait aux moralistes de son temps, qui constataient doctement l'échec et la trahison de toutes les révolutions, l'évidence que savoir cela n'avait jamais empêché les gens de « devenir révolutionnaires », à toutes les époques, on devrait opposer aux grincheux qui chantent la fin de la littérature, pour la pleurer ou s'en délecter, l'évidence qu'une telle fin a toujours été le cas, dès le début, et que n'a jamais empêché les gens de s'y mettre – à écrire, à lire, à défamiliariser le monde. Ces choses-là ne s'arrêtent pas un beau jour sous prétexte qu'il n'y aurait plus d'alternative, qu'un mur serait tombé, que l'écrivain aurait cessé d'inventer ou qu'il aurait été entièrement numérisé. *Life goes on*, sur les barricades comme entre les pages. Donc, tout ça pour ça: rien de neuf sous le soleil, fût-il l'astre noir de la mélancolie? En quelque sorte oui – du moins si l'on admet que le vieux problème, né avec la modernité, de ce que *peut* politiquement la littérature n'a pas vraiment changé, ni de logique ni de coordonnées, qu'il est resté insoluble dans les pixels et les squats connectés comme il l'était déjà, hier, dans les lyrismes partisans et les cénacles d'écrivains maudits.

Ce problème, Jacques Rancière l'a posé assez clairement. La politique, cette chose aussi rare que l'irruption d'une exigence de justice dans l'administration des choses, d'un geste de refus dans le temps de la gestion, ne saurait être l'objet ou le thème de l'écriture littéraire (qui n'est jamais moins politique que quand elle parle de politique), mais plutôt, en littérature, trois choses: **une forme d'expression**, quand la littérature se fait parole muette, énonciation non adressée, **un mélange** et par là une critique **de tous les genres**, quand elle instaure l'égalité de fait du prosaïque et du poétique, et plus profondément encore, **un style**, soit une forme d'existence, une façon d'être – de faire et d'exprimer, indissociablement. Dans ces trois arguments forts, qu'a tissés Rancière au fil des années, il y a autant de *logique* de la révolte (par opposition à son devoir ou son désir, qui sont plus moraux) que de *wishful thinking*, et autant de risques collectifs que de vertus pratiques. Car si la littérature est politique en ces trois sens-là, alors est politique aussi bien l'entre-soi des littéraires, chapelles plumitives ou dandys affichant une autre forme de vie, que la table rase linguistique et syntaxique des inventeurs de langues, qui en bousculant le bel idiome, peuvent aussi bien le rendre à tous – à ceux qu'il a abandonnés ou qui s'en sentent expropriés. C'est ce que Rancière a pu écrire du français radicalement neuf inventé par Mallarmé, qui peut-être

« donne un sens plus pur aux mots de la tribu », mais n'en requiert pas moins, pour le lire, de maîtriser d'abord cette langue qu'il dévie et réinvente. La démonstration de Rancière serait sans doute plus convaincante dans le cas d'écrivains que leur origine prolétarienne et l'humilité du conteur ont rendus capables d'inventer une langue neuve par le jeu de la confrontation des mondes – Jack London, Maxime Gorki, Joseph Conrad, Panaït Istrati, Jules Vallès... En tout cas, si la littérature est politique (ou révolutionnaire) dans l'exacte mesure où elle instaure un nouvel ordre et un nouvel usage de la langue, où elle propose un nouveau « partage du sensible » et un percept neuf du monde, et où elle pourrait même « faire un sens et un rythme nouveaux de la vie collective » (*Politique de la littérature*), alors elle l'est hier comme aujourd'hui, ou plutôt: elle l'est aussi rarement, et aussi crucialement, hier qu'aujourd'hui. Elle l'est, pour le dire simplement, en offrant de voir autrement l'ordinaire, de parler autrement la langue vernaculaire, de confronter les dimensions les plus profanes de l'aujourd'hui à l'étrangeté intransitive de l'écriture. Comme le fait un Olivier Cadiot, par exemple, lorsqu'il écrit ensemble, dans *Un nid pour quoi faire*, le sabir des conseillers en com et l'héraldique intacte des derniers monarques. Mais elle ne l'est pas, risquant même de rendre impossible une politique des textes, un déplacement des percepts, quand elle thématise trop didactiquement la politique ou la révolution, quand elle se regarde amoureuxment en train de subvertir la langue, ou juste quand elle est confinée à l'étroit dans les limites de ses institutions (le roman comme institution, la coterie littéraire comme institution, la citation et l'érudition comme institutions).

Révolution et littérature, autrement dit, ne convergent qu'intransitivement, une fois dénudées, en danger, à l'os. Pour le reste, aucune « affinité naturelle » entre les deux, selon le mot de Trotski, qui après avoir écrit *Littérature et révolution* (1923), pouvait recenser en ces termes le grand roman de Malraux sur l'autre révolution chinoise, celle du premier 20e siècle, *Les Conquérants*: « il manque à ce livre une affinité naturelle entre l'écrivain et son héroïne, la révolution », comme s'il fallait personnifier cette dernière, sur le mode de la prosopopée, pour qu'elle existe, même comme un simple possible, en littérature. Or, peut-être est-ce moins de personnages humains qu'il faudrait user ici que de figures animales, à moindre échelle: il faudrait montrer à l'oeuvre, comme dans une fable ou un dessin animé, la littérature-écureuil et la révolution-sauterelle, la littérature-fourmi et la révolution-poisson rouge, la littérature-chameau et la révolution-hyène, et leur improbable rencontre. Car la première accumule, thésaurise, épargne, accomplit ce geste emblématique de la petite-bourgeoisie qui consiste à prélever puis à capitaliser, à picorer mais pour mettre en sûreté, logique même de l'écrit que ce délai, cet interstice, cette différence, disait Derrida, entre le percept et son inscription, le signifiant et sa mise en texte; et la seconde, elle, bondit, explose, s'imprépare, guette dans l'ombre avant l'assaut, sans que celui-ci soit jamais prévisible, geste héroïque de l'insurgé que ce don de soi intégral dans le moment révolutionnaire, sans reste, sans lendemain, sans épargne. C'est la carpe et le lapin, la serviette et le torchon, en tout cas deux espèces bien peu faites l'une pour l'autre. Du coup, leurs antonymes respectifs, ou leurs opposés logiques, plutôt que le produit culturel standardisé (comme le pensent les avant-gardistes littéraires, avec mépris) ou la rébellion spontanée des gauchistes (que les léninistes qualifient d'infantile, avec mépris), sont, d'un côté la jactance orale, pure dépense

sans reste de la parole présente, géniale ou honteuse, mais extraordinaire, dérogoire, et de l'autre, la politique comme gestion du temps long, qu'elle soit tactique électorale ou stratégie de pérennisation, lesquelles, quand elles croisent la révolution (ce qui est rare), se l'accaparent et la muent en son contraire. C'est André Breton l'écrivain contre Arthur Cravan le parleur, en somme, plus que contre Marc Lévy; et c'est Che Guevara l'éphémère contre Fidel Castro l'indébou-lonnable, aussi bien que contre Obama ou Mitterrand (et tous les réélus de notre temps), et non plus contre les « anars » et les « maos » que les « stals » d'hier conspuaient.

Où l'on voit que toute l'affaire, et l'éventuelle *impossibilité* de la littérature et de la révolution (l'absence entre elles d'une commune mesure, d'un plan unique sur lesquelles elles pourraient apparaître), est d'abord une question de temps. Elles n'ont pas le même temps, ne figurent pas dans le même calendrier. Le temps de la littérature, en effet, procède de l'écart autant que de la scansion, de l'ajour-nement aussi bien que de l'itération, c'est un cumul mais mis en musique, ou en *période*, et qui se distingue des autres cumuls par sa finitude, son point final, sa sortie plus ou moins emphatique (comme l'avaient compris les formalistes russes, qui firent du point final le critère distinctif de la littérarité). Et le temps de la révolution, de son fantasme comme de ses actualisations (et de ses échecs) historiques, est celui du *kairos*, de la saillie, de l'imminence, de la brèche soudaine dans la calme durée, brèche toujours soudaine et toujours différente, « chaque fois unique », dirait le même Derrida. Eu égard à ces temporalités, et pour en rester à d'aussi douteuses généralités, on peut dire que la révolution, avec son mes-sianisme jamais complètement sécularisé, relève d'une mystique du hors-temps, du lien des défaits (et des endeuillés), d'une espérance performative aussi, de cette « foi en l'impossible » que 1789 (selon le peu révolutionnaire Edgar Quinet) aurait d'un coup « ramené sur la terre »: en un mot, de la Religion, etymologi-quement. Et qu'au contraire, la littérature, par définition, relève du corpus et du patrimoine, d'une hantise de la postérité, de la conservation conjointe d'une langue et d'un espace: bref de la Réaction, logiquement. À ce double titre, en tout cas, Religion et Réaction, il n'y aurait pas de quoi mourir pour elles, ni l'une ni l'autre. Ni de quoi vanter leur convergence, même vaguement asymptotique, tant l'une peut occulter l'autre, servir à nier la possibilité de l'autre, tandis que leur alliance de circonstance, si elle a lieu, peut alors être, fondamentalement, réac-tionnaire. Et méchamment. Pas de quoi s'exciter à ce point, donc, et depuis aussi longtemps.

Sauf à déplacer la (double) logique en question. Et à admettre que la littérature a des lecteurs, et pas seulement un auteur (mort ou vif). Et que la révolution, elle, a aussi des fantassins d'un jour, et pas seulement des héros adulés ou des théori-ciens barbus. Tout se passe, dès lors, comme s'il fallait déplacer la littérature vers les politiques de l'interprétation, et les communautés lectrices, pour l'arracher à son culte autocentré, à sa posture conservatrice; et déplacer la révolution vers ses usages et ses circonstances, ses acteurs ordinaires, qui, eux, seront encore là demain, pour l'arracher à ses propriétaires officiels et à son dogme religieux qui, toujours, la déshistoricisent (et l'impossibilisent). On peut le dire plus simple-ment: rien de plus contre-révolutionnaire que la figure de l'Auteur, avec ses re-lents individualistes, humanistes, coloniaux, juridiques, alors que la lecture, elle,

est effectuée, désubjectivation, critique (mise en crise) de toutes les identités; et rien de plus anti-littéraire que le dogmatisme révolutionnaire de chaque époque, avec son ignorance du fragile, de l'invisible, du temps précaire, de l'égalité des idiomes, alors que la multitude qui s'ébroue, elle, rebat les cartes et modifie pour de bon nos perceptions du monde. Déplacements essentiels, qui libèrent aussi les deux, littérature et révolution, de leur ancrage historique, de leur torpeur temporelle, au profit des contretemps, des résonances, des réverbérations. Certes, le demi-siècle des révolutions (1917-1968) ne fut pas exactement celui où la littérature s'est le mieux portée, ringardisée qu'elle fut alors par les idéologues, humiliée par ses théoriciens, poussée jusqu'au plus près de sa disparition par ses praticiens les plus audacieux (les plus révolutionnaires?): mais ce qui s'est dit et écrit en matière de littérature pendant ces cinquante années-là ne nous en fournit pas moins du pain sur la planche pour mille ans. Et certes, comme l'ont souligné les historiens sociaux de la littérature, les périodes de foisonnement de celle-ci, pour sa diffusion comme sa fécondité fictionnelle, son autorité sociale comme l'ampleur avec laquelle elle a pu embrasser l'époque, ont plutôt été des périodes de réaction politique, ou d'inertie sociale, que de révolution, ces années littéraires électriques succédant même souvent aux pires répressions du mouvement social, se déployant sur ses ruines même (après 1795, 1852, 1871, 1921, etc.): mais ce qu'ont pu lire dans ces textes-là les enrégés d'hier ou les insurgés de demain, pendant qu'ils étaient prisonniers des limites de leur présent (et de leurs bibliothèques), préparait souvent les révoltes à venir.

Si la révolution est impossible, et la littérature va toujours vers sa disparition, c'est donc dans le délai, crucial, entre leur émergence et cette impasse, ou cet impossible, que se trame l'essentiel, plutôt qu'au croisement de l'esthétique et de la politique, de la forme et de l'action – même si ce croisement-là s'avèrera ensuite essentiel lui aussi. Et c'est à la mesure de ce délai que les deux se frottent, se moquent, ne convergent qu'à la marge, là où elles menacent de ne plus être: la révolution, en accusant la littérature de charrier l'ordre ancien, de conserver le pire, et en essayant en vain, par exemple, de substituer un Maïakovski docile à tous les Dostoïevski du monde; et la littérature, de son côté, en n'arrivant de la révolution qu'à écrire l'échec, le fantasme, le refoulement, le manque, le deuil ou la nostalgie, bien meilleurs objets littéraires, décidément, que la phénoménalité du changement social. Au point, parfois, que la littérature semble être comme le dépôt de la révolution manquée, la couche de poussière laissée sur sa défaite, la rancoeur ou le grief du changement impossible. Dépôt, strate, grief: des formes et des affects, le matériau de la littérature. Tout cela, malgré tout, fait de la littérature et de la révolution des choses rares, hasardeuses, qui toujours vacillent au bord de l'inexistence – et de leur duo, un couple fatigué, bancal, toujours-déjà mal accordé. Un seul mot, pourtant, peut rouvrir leur horizon à chacune, défaire leurs entraves, réenchanter peut-être leur épopée: le mot d'*expérience* – au sens large, à la fois l'épaisseur du monde et l'épreuve de l'existence, l'héritage sans testament et l'arc des possibles, ou encore, dans l'allemand de Walter Benjamin, *Erlebnis* et *Erfahrung*. Car si la modernité a bien pour propre, ainsi qu'il le répétait, un certain appauvrissement de l'expérience, la littérature et la révolution sont de ces rares phénomènes modernes qui ont travaillé inlassablement à enrayer ce déclin-là, qui se sont activement opposés à cette pauvreté-là. Tel est du moins le défi commun qu'elles nous lancent: produire des mondes, faire aperce-

voir des possibles, rouvrir les horizons, parler une autre langue que celle, aussi vieille que l'écrit, de la délectation morose.

Aujourd'hui, le mythe à bout de souffle de la Grande littérature et le rêve en déroute du Grand soir, tous deux forclos, et tous deux interdits par les chantages du moment (au réel, au virtuel, au présent, au chacun), ont précisément besoin, s'ils veulent troquer leur grandeur solennelle contre des humeurs gaies, ou juste un désespoir *vivant*, d'un supplément d'expérience: des scénarii, des hypothèses, des bricolages, du récit au travail, des retours d'expérience – tout ce qui détota-lise, essaie, désire, dévie. C'est bien à quoi s'attellent les nouvelles générations, littéraires comme politiques. Tel soulèvement social mis sur le compte des hormones adolescentes ou des prêches des imams, telle nouvelle façon de raconter imputée hâtivement à des modes médiatiques ou à des prothèses techniques nouvelles, ont en fait pour seul moteur, l'un comme l'autre, cette réouverture du champ des possibles, sur le mode sobre (« bas », dirait Deleuze) d'une *envie d'in-venter*. Si les têtes de cortèges chahuteuses de notre réveil social présentent comme les rayons des bibliothèques et des librairies de notre ère supposée graphophobe font résonner, de part et d'autre, un désir de littérature et un désir de révolution, c'est bien qu'il s'agit là, chez celles et ceux qui n'avaient pas ces paradigmes-là au-dessus de leur berceau, moins de religion et de réaction que de désir, et d'ex-périence – leur grand retour. Rien d'étonnant, alors, que certains noms d'hier, qu'on avait crus évaporés, ou imprononçables, revinssent flotter aujourd'hui, dans les sources conscientes ou les gestes brouillons, dans un contexte qui paraît les réactiver – des noms qui sont précisément ceux des rares ponts jetés au siècle dernier au-dessus de l'abîme qui a toujours séparé littérature et révolution.

Ernst Bloch, dont le principe-espérance semble animer l'insurrection spirituelle des nouveaux refuzniks, la part de foi assumée des nouveaux combats sociaux. Robert Linhart aussi, dont *L'établi* paraît annoncer les épreuves politiques du corps que sont, désormais, la conversion des zadistes à l'agro-écologie, l'immer-sion de certains anonymes venus rejoindre les quartiers d'Athènes ou les villages du Rojava, et l'engagement pour les migrants contre les lois iniques – et dont le silence durable, au coeur des années 1970, fait comme un écho anticipé à leur refus de commenter leur défection, de justifier leur rupture. Simone Weil égale-ment, la philosophe donnée à Dieu, mais passée par les chaînes de montage et les Brigades internationales, et dont tant de militantes de ce siècle neuf, par leurs luttes spécifiques et leurs écrits précis, intransigeants, ont l'air de prolonger l'exigence sans limites. Ou simplement Guy Debord, qui a beau ne plus être très à la mode (sauf pour Philippe Sollers et quelques publicitaires), distille encore au-jourd'hui sa double tension grammaticale et politique entre les pages tant lues des livres du Comité invisible, ces petits bréviaires à succès adressés, justement, à tous ceux qui désirent autant la littérature que la révolution, et puisent dans l'une le courage de l'autre. Et la liste de tels noms, bien sûr, est beaucoup plus longue.

La dialectique sent la naphthaline. Et les face à face d'hier (réformistes contre jus-quauboutistes, anciens contre modernes, formalistes contre naturalistes, gauche contre droite) n'ont plus le vent en poupe, à moins qu'ils ne servent de prétexte à la paralysie des coeurs, et de catafalque aux belles audaces de la première mo-

dernité. L'expérience, au contraire, c'est le tiers, la digression, la sortie de la symétrie: l'antidote à tous les dualismes morbides. Dans les anciennes colonies comme dans les nouvelles dictatures, au coeur des populismes du vieux monde comme des féodalismes contemporains, la littérature ouvre à elle seule un tiers espace, au creux duquel laisser parler les subjectivités scindées, et où échapper activement aux polarités mortifères – ou alors juste à l'inégalité des termes de l'échange, qui veut que la révolution ait toujours moins de chance d'advenir que la régression sociale, et l'invention littéraire, que les standards lucratifs de l'industrie culturelle. L'expérience, le tiers, le désir: de quoi réveiller ce couple usé, presque oublié – littérature et révolution.

François Cusset